



SIBEL

de Çağla Zencirci et Guillaume Giovanetti

.Sibel, 25 ans, vit avec son père et sa sœur dans un village isolé des montagnes de la mer noire en Turquie. Sibel est muette mais communique grâce à la langue sifflée ancestrale de la région. Rejetée par les autres habitants, elle traque sans relâche un loup qui rôderait dans la forêt voisine, objet de fantasmes et de craintes des femmes du village. C'est là que sa route croise un fugitif. Blessé, menaçant et vulnérable, il pose, pour la première fois, un regard neuf sur elle.

Dans la lignée de leurs films précédents (*Noor* 2014) et *Ningen* (2015), Çağla Zencirci et Guillaume Giovanetti continuent dans ce film d'explorer l'âme humaine en plaçant au centre de leur récit un personnage intense qui les a marqués. Dans le cas de *Sibel*, l'inspiration vient d'une femme rencontrée par hasard à Kusköy, un village du nord de la Turquie avant tout connu surtout pour utiliser encore le langage sifflé. Cette femme est devenue pour eux une sorte de guide vers un monde secret et ancestral dominé par ses règles propres.

Comme l'a dit l'actrice principale, dans le village où vit Sibel, les femmes ne peuvent pas avoir leurs propres rêves. Les hommes les ont pour elles, et décident de leur destin comme l'existence des femmes leur appartenait. Sibel est la seule qui, aux yeux de cette société patriarcale, ne se rapporte à aucun stéréotype "féminin". Ce n'est pas quelqu'un qui récite une vie qu'on lui a dictée : elle vit vraiment, point. Cette rébellion aux apparences silencieuses devient, grâce à sa rencontre avec le fugitif, un cri primordial. L'histoire de cette jeune Jeanne d'Arc contemporaine est universelle, de même que le message qui accompagne les images majestueuses de la nature qui entoure le village. Lutter pour une vie digne d'être vécue, une vie libre, sans se préoccuper du jugement des autres : voilà ce que veut notre héroïne.



Çağla Zencirci et Guillaume Giovanetti

nous font réfléchir ici à qui est vraiment l'outsider, l'étranger dans une société où tout est contrôlé dans le moindre détail, une société lisse comme une pierre qu'on aurait trop polie. Et si la révolution naissait justement des cendres d'un feu qu'on croyait avoir dompté ? *Sibel* en est la preuve. **Cineuropa**

"Si seulement nous avions le courage des oiseaux, qui chantent dans le vent glacé...", chante Dominique A. À Kusköy, un petit village perdu dans une vallée de la chaîne Pontique, bordant la mer Noire (dont le nom signifie précisément "village des oiseaux"), tout le monde sait le chant volatile. Inventée y a quatre siècles pour communiquer au-delà des reliefs, cette langue

sifflée transforme chaque syllabe de la langue turque en un sifflement particulier.

Là-bas tout le monde maîtrise le kus dili, mais seule Sibel n'a pas d'autre alternative : elle est muette. Rejetée par l'ensemble de la communauté villageoise en raison de son handicap, mais sans doute aussi à cause de sa nature sauvage que son père aimant, bien que chef du village, se refuse à museler, Sibel expédie les corvées qu'elle doit aux champs ou au logis, et passe le plus clair de son temps à traquer, fusil au poing, un loup qui rôderait dans la forêt voisine, objet de toutes les craintes et de tous les fantasmes des femmes du village... Elle, elle a le courage des oiseaux. Aucun vent glacé ne saurait l'empêcher de chanter. Un conte forestier d'une grande puissance. Mais les jeunes auteurs n'ont pas réalisé leur conte "contre" la réalité du village où il prend place. Ils ont énormément échangé, impliqué la population, emmagasiné légendes et traditions locales... C'est ainsi qu'ils mêlent archétypes universels (le loup, l'étranger, la chasserresse, la sorcière, etc.) et culture autochtone (la langue sifflée, bien sûr, mais aussi le rocher de la mariée, etc.) pour dire le local en s'adressant au global.

Bien sûr qu'il s'agit de dénoncer le joug masculin, mais aussi la tyrannie de la norme. C'est ainsi qu'ils mettent en scène "une autre relation père-fille que celle attendue, fondée sur l'affection, la tendresse... Le père est intuitivement moderne, mais il se doit de répondre à l'exigence de la tradition. Mais parce qu'il a cette intuition, il évolue positivement." Dans un même ordre d'idée, de renversement des attentes, Sibel montre également avec une grande intelligence, que le maintien de l'ordre traditionnel est ici assuré par les mères qui ont aussi à s'occuper seules des récoltes, ainsi qu'à tenir les foyers. Comble de la domination que ce moment où l'esclave prend fait et cause pour le maître...

Fable limpide, vibrante, d'une éblouissante beauté panthéiste, sur une libération puissamment intime et potentiellement collective, Sibel refuse la simplicité de sa version enfantine mais embrasse la complexité et la dureté, la douleur et le doute. Ainsi le film atteint-il la dimension du mythe à métaphores gigognes, à strates de sens multiples. Avec au centre, au cœur, palpitante et sublime, sibylline et incroyable, une inoubliable héroïne aux yeux plus grands que le monde dans sa vallée. Sibel, en un seul mot, qui ne dit mot. **Midi Libre**

C'est votre dixième film ensemble, courts métrages et documentaires confondus. Diriez-vous qu'il était nécessaire d'atteindre ce degré de maturité pour traiter un sujet si original ?

Çağla Zencirci : Comme pour nos précédents projets, ce sont les rencontres fortuites et l'intérêt qu'on porte à la langue qui nous ont guidé vers ce film. Avec *Sibel*, nous avons souhaité prendre le temps d'avoir du recul vis-à-vis de la culture turque, parce que c'est difficile de faire un film sur soi. Je pense que c'est venu au bon moment dans notre carrière, car on avait de la distance.

Guillaume Giovanetti : On a tourné dans de nombreux pays : Italie, Allemagne, Inde, Pakistan... sans faire de film de fiction en Turquie. On nous posait souvent la question de savoir quand on tournerait là-bas, mais on avait besoin de se sentir prêts.

Au-delà de l'aspect logistique, vivre auprès des locaux pendant le tournage était un moyen de vous faire accepter plus facilement et de gagner leur confiance ? Comment ont-ils vécu cette aventure ?

Ç. Z. : Le plus important est d'avoir l'approbation des personnes dont on utilise la culture pour faire notre film. Il faut privilégier l'échange qu'on a avec eux, de façon à travailler en amont avec les idées qu'ils peuvent nous apporter et en les impliquant dans le processus de création. Ainsi, on obtient quelque chose de véritablement original, qui porte notre vision et nos expériences. C'est pour quoi nous nous sommes rapprochés des villageois dès les premières, alors même que le scénario n'était pas écrit. Pour nous, ça serait une catastrophe que les gens avec qui on a fait *Sibel* ne soit pas d'accord avec le résultat. On a d'ailleurs demandé l'aval du maire en lui montrant le film terminé et il nous a confirmé qu'il nous accordait sa confiance pour le montrer au reste du monde. Dans ces moments, on se dit que ce qu'on fait a vraiment un sens.

G. G. : Pour tous nos films, on passe beaucoup de temps à s'immerger dans la culture locale, en parlant de sujets variés avec les habitants, pour établir un rapport de confiance et collaborer pleinement avec eux. Pendant les quatre années de gestation du film, ces discussions l'ont nourri. Dès le départ, on a expliqué à la population qu'il ne s'agissait pas d'un documentaire, que le film comporterait certes des aspects valorisants, mais aussi des aspects critiques. Il y avait un phénomène de curiosité, avec parfois 150 personnes venues voir les scènes qu'on tournait. La communauté dans son ensemble a eu une participation active à la fabrication du film, ce qui a conféré à l'avant-première une grande magie puisque la première projection que nous avons faite sur place a attiré même les habitants des villages voisins, par bus entiers.

Vous ont-ils aidé à appréhender la langue sifflée ?

G. G. : La langue sifflée est fragilisée par l'arrivée des téléphones portables dans ces montagnes reculées. Pour les villageois, il était très important que des étrangers aient connaissance de leur langue grâce au film. La séquence d'ouverture de *Sibel*, qui montre le positionnement de la langue pour produire les sifflements, est d'ailleurs issue d'un site de recherche universitaire, accessible à tous. Pour freiner la disparition de la langue sifflée, il y a aussi une volonté de la transmettre aux jeunes générations en l'enseignant à l'école. A l'instar des écoliers, Damla Sönmez, qui interprète Sibel à l'écran, a pu bénéficier des cours d'un professeur local car, aussi étonnant que ça puisse paraître, notre actrice principale ne savait pas siffler !

A contrario des films classiques, la langue sifflée ne permet pas de glisser des " expressions de jeunes " dans les dialogues. L'absence de modernité, de même que les costumes traditionnels des femmes qui travaillent aux champs, donnent au film une dimension hors du temps et, par extension, une dimension universelle.

Ç. Z. : Nous avons toujours essayé de faire des films intemporels, qui ne suivent pas l'actualité. Quand on voit *Sibel*, on se dit qu'il aurait pu se passer il y a dix ans, comme il pourrait aussi malheureusement se passer dans dix ans. On évite de mettre des repères de date ou de localisation.

G. G. : Il faut préciser que nous faisons des films très locaux – cette histoire ne pourrait arriver que dans ce village en particulier – mais, en même temps, notre envie est de toucher tout le monde sur la planète. On souhaite toujours trouver dans le très local quelque chose de très universel, que ça soit géographiquement ou temporellement.

Les contours du personnage de Sibel se sont dessinés à travers une jeune femme, croisée au hasard de votre voyage en Turquie. Pouvez-vous nous parler davantage de Sibel et nous dire qui elle est pour vous ?

Ç. Z. : On l'a aperçue au moment où elle entrait dans le village, alors que nous étions attablés au café. C'était une femme de 25 ans, qui portait un grand sac de noisettes sur le dos et s'adressait aux gens en sifflant, tandis qu'ils lui répondaient en turc. Guillaume s'est tourné vers moi et a dit : "voilà notre film".

G. G. : On a eu l'impression qu'elle était muette et ça nous a permis d'interroger immédiatement les villageois sur l'idée d'une héroïne qui ne parle pas. Ce personnage est attachant car il est différent du reste de la communauté. Elle inspire la crainte, elle est brusque mais fascinante. Elle s'exclut des autres en ayant un comportement sauvage, fier et indépendant comme, justement, les hommes et les femmes qui l'entourent n'ont pas droit à cette indépendance.

Ç. Z. : Quand on est dans une logique d'exclusion, les sentiments naturels sont la peur, la tristesse et la colère. Sibel choisit la colère. Le message qui en découle, porté par le jeu extraordinaire de Damla Sönmez, est que ce n'est pas parce qu'on est exclu qu'on doit être victime. Tout le film se décline sur un rythme tachycardique, on se fixe sur la respiration de Sibel car une grande énergie jaillit de sa colère.

Depuis l'affaire Weinstein, on assiste à un tournant en faveur des femmes. Diriez-vous que l'ère #metoo change notre perception des personnages féminins, de surcroît des personnages au fort tempérament ?

Ç. Z. : Le tournage était déjà terminé lorsque l'affaire a éclaté, dans tous les cas ce n'est pas un phénomène récent. Pour nous, ce sont davantage les personnages masculins qui éclairent ce thème. À aucun moment de l'histoire, les hommes n'ont d'influence sur les décisions de *Sibel* et il ne faut pas négliger la forme de soutien que les hommes peuvent apporter aux femmes qui font le cheminement du #metoo. La société patriarcale oppresse aussi les hommes et c'est à eux de prendre la responsabilité de témoigner leur soutien aux femmes. *Sibel* est comme une louve alpha et il faut comprendre que la communauté puisse avoir besoin de ce leader féminin pour mieux appréhender le modèle de femme de nos sociétés modernes.

G. G. : Dans le film, la notion de solidarité est importante et en particulier à travers la figure du père. On a aussi tenu à montrer les dissensions qui animent le groupe de femmes pour montrer que, dans une société, quelle qu'elle soit, il faut que les femmes puissent se serrer les coudes et que les hommes leur laissent la liberté de leurs actions. Le personnage de Fatma – la soeur – se complait dans le jeu social, ça nous a servi à montrer qu'on peut également accepter le schéma édicté. En définitive, l'essentiel était de révéler les contradictions intérieures de chaque personnage.

L'accueil positif reçu par le film en Turquie vous a-t-il surpris ? Comment l'interprétez-vous ?

Ç. Z. : Nous sommes ravis de cet accueil, je pense que la société turque a besoin de retrouver des personnages féminins rappelant l'époque des années 1970, où la plupart des protagonistes étaient des femmes. Aujourd'hui on fait moins de films sur des femmes qui s'interrogent sur leur position dans la société, elles ont plutôt un rôle de faire-valoir.

G. G. : Nous avons de nombreuses sélections en festivals, on est agréablement surpris. En tant qu'outsiders, on aspirait simplement à ce que le film soit vu et en premier lieu qu'il le soit dans le pays où il a été tourné. Les spectateurs qui ont pu voir *Sibel* ont été curieux et ont ouvert le débat lors des séances de questions-réponses.

Cette même semaine :

AMAL

La semaine prochaine :

SIBEL

LES MOISSONNEURS

LES ESTIVANTS

LE GRAND BAIN séance Ciné-ma différence ouverte à TOUS
Le samedi 16 mars à 14h30